



J'ATTENDS QUELQU'UN



Anne-Dominique Toussaint présente

J'ATTENDS QUELQU'UN

Un film écrit et réalisé par
Jérôme Bonnell

avec

Jean-Pierre Darroussin
Emmanuelle Devos
Éric Caravaca
Florence Loiret-Caille
Sylvain Dieuaide

Durée 1h36

Sortie Nationale le 21 mars 2007

Distribution



88, rue de la Folie Méricourt 75011 Paris
tél. : 01 53 53 52 52
www.bacfilms.fr

Presse

Cédric Landemaine
1, Cité Paradis 75010 Paris
tél. : 01 44 05 97 60 - 06 62 64 70 07
cedriclandemaine@hotmail.com

Synopsis

Une petite ville...

Père divorcé, patron de café, Louis éprouve pour Sabine plus que de l'affection. Ils se retrouvent souvent à l'hôtel, l'après-midi. Mais pour cela, il la paye. Elle a d'ailleurs d'autres clients...

Secret, il ne confie sa peine à personne, même pas à sa sœur Agnès dont il est pourtant très proche.

Celle-ci, institutrice, est mariée avec Jean-Philippe depuis longtemps. L'amour, la complicité et les années n'empêchent pas les mélancolies passagères. Un jour, Agnès croise Stéphane, un jeune homme qu'elle a connu enfant.

Lui aussi transporte un lourd secret...

Entretien avec Jérôme Bonnell

Quel était le point de départ de *J'attends quelqu'un* : une thématique, des personnages, un fil conducteur, le titre du film ?

Au départ, c'est le lien entre Louis (Jean-Pierre Darroussin) et Sabine (Florence Loiret-Caille) qui m'est venu. Avec le désir de faire un film uniquement sur cette histoire-là. En même temps, j'avais quelques autres personnages en tête... Les trois histoires qui s'entrecroisent dans *J'attends quelqu'un* me sont apparues séparément, mais plus ou moins au même moment. Je ne crois pas au hasard. Assez vite, je me suis rendu compte que cela avait du sens de les rassembler, que les résonances n'étaient peut-être pas évidentes mais réelles, émotionnelles.

Des résonances qui touchaient au désir, à la difficulté d'être en couple, à la solitude... ?

Sûrement à la solitude, oui, qui est un thème commun à tous mes films : la solitude de chacun au milieu des autres, souvent au milieu de la famille... Je constate, maintenant que le film est fini, qu'il raconte aussi la vaillance des femmes et la faiblesse des hommes - ce qui existait déjà dans *Le chignon d'Olga* et *Les yeux clairs*. En effet, ce sont toujours les femmes qui affrontent les situations dans mes films. Et peut-être aussi dans la vie. Elles ont les pieds sur terre, malgré des blessures parfois profondes. Et les hommes ont peur. Peur de la paternité, peur du couple... Sabine et Agnès, elles, n'ont pas peur. Mais tout cela m'a échappé, ce n'était pas une intention de départ. C'est d'ailleurs une remarque très personnelle, elle concerne mon regard aujourd'hui sur le film achevé. Beaucoup de spectateurs ne ressentiront peut-être pas les choses ainsi et leur liberté est très importante pour moi. Quand j'ai commencé ce projet, je n'avais pas de « sujet » en tête. J'ai fait confiance à l'inconscient. J'avais juste envie de raconter une histoire, des trajectoires de personnages.

La scène d'intimité entre Stéphane (Sylvain Dieuaide) et Agnès (Emmanuelle Devos) est emblématique de votre rapport singulier à la durée et à la dramaturgie. Vous filmez des moments, non des faits...

Cela crée une fragilité globale du récit qui, me semble-t-il, est intéressante à assumer. J'ai adoré tourner la séquence entre Stéphane et Agnès, même si je trouve ça compliqué de tourner des scènes longues, sans s'autoriser d'ellipses. Bien qu'on ne le remarque pas forcément, le premier plan de cette scène dure cinq minutes. Dans mes autres films, je n'étais jamais vraiment parvenu à aller aussi loin dans ce type de temporalité et c'est un chemin que j'ai très envie de poursuivre...

Pourquoi ce désir d'explorer des durées plus longues ? Parce qu'elles vous semblent adéquates pour capter ce qui se passe entre vos personnages ?

Je me dis que c'est peut-être la meilleure façon de croire et de ressentir profondément les choses, à la fois pour moi et pour ceux qui verront le film. Même si les choses sont écrites, cela gomme un aspect « scénarisé ». Par conséquent, ce qui se passe à l'écran n'est jamais raconté d'avance. Une scène peut ainsi devenir à la fois libre et tendue. J'aime cette idée impossible : imaginer que les choses aient été enregistrées comme ça, comme si je n'avais rien voulu.

Vos personnages ont des caractéristiques, dessinent une trajectoire mais ils ne sont pas pour autant figés dans un rôle. D'où le plaisir à les suivre, à se laisser surprendre par leur manière d'évoluer, de vivre... A cet égard, le personnage de Sabine est exemplaire, jamais réductible à celui de « la prostituée ».

Le mot « prostituée » n'est d'ailleurs jamais prononcé dans le film. Je voulais en faire avant tout un personnage digne, jamais victime. Je ne voulais pas tomber dans le témoignage

psychosocial ni, à l'inverse, dans le fantasme franchouillard de la prostituée au grand cœur. Je déteste ça. Il n'y a jamais de compassion dans mon regard sur Sabine, du moins je l'espère. On peut être ému par un personnage qui souffre en évitant cela. J'ai d'ailleurs choisi de ne tourner aucune scène montrant Sabine avec d'autres clients, je voulais qu'elle n'existe qu'à travers le regard de Louis, que tout le reste soit hors-champ, qu'on soit libre de l'imaginer.

Pourquoi l'envie de raconter le lien entre une prostituée et son « client » ?

Le décalage des sentiments est quelque chose que je ne me lasse pas d'explorer. D'ailleurs, ce thème est dans *J'attends quelqu'un* commun à tous les personnages. Ça me touchait beaucoup d'imaginer que la seule femme dont Louis soit amoureux - même si on peut se demander s'il l'est vraiment - soit celle qu'il paye, avec laquelle il ne pourra jamais avoir une vraie histoire d'amour. C'est comme l'aveu d'un handicap. Tout à côté, il m'a paru intéressant de montrer un amour possible, long, celui d'Agnès (Emmanuelle Devos) et Jean-Philippe (Eric Caravaca), car forcément un décalage y existe aussi, même s'il est moins visible, même si la mélancolie est plus enfouie.

Dans *J'attends quelqu'un*, tout semble toujours en mouvement, ouvert. On se dit par exemple qu'il serait possible que Sabine reste avec Louis... Mouvement d'ouverture qui ne se fait pas mais est prolongé dans la scène suivante par une autre potentialité : la rencontre entre Sabine et Stéphane (Sylvain Dieuaide) dans le train...

Oui je tiens beaucoup à ce que les choses soient ouvertes et je n'aime ni les conclusions ni les dénouements. Cela dit, la scène du train est quelque chose de très nouveau pour moi. C'est la première fois que j'assume une situation aussi romanesque. J'ai longuement hésité avant de l'écrire.

La rencontre finale entre la femme aux chiens et Louis se fait sur un mode presque burlesque. On pense au côté « vignette » du cinéma muet.

Oui, j'ai enlevé le son direct, il n'y a que la musique de Grieg, du piano seul. Cette note burlesque est mon lien avec l'enfance, la nostalgie de ma découverte du cinéma, de mes premières émotions de spectateur, des premiers Chaplin que j'ai vus tout petit et que je revois sans cesse.

Vous filmez la solitude, des sentiments et des situations parfois tristes mais sans jamais être sinistre... Cette alliance de gravité et de légèreté correspond à votre vision du monde ?

Peut-être. Bien souvent les gens qui vont mal ne passent pas leur temps à faire la gueule. J'ai toujours au départ un désir instinctif de faire des films joyeux, qu'il y ait un vrai plaisir lié aux personnages, que les acteurs aient du bonheur à jouer des scènes drôles... Tout cela est très moteur pour moi. Mais au milieu de cet amusement, il y a toujours une gravité qui me rattrape, presque malgré moi.

La gravité et la légèreté peuvent cohabiter au sein d'une même scène, comme lorsque Louis danse sur la chanson de Stevie Wonder, il y a d'abord la joie, quand il est en compagnie de Rosalie (Jocelyne Desverchère) puis il se retrouve seul et sa joie retombe comme un soufflé...

L' euphorie « retombée » est une invention de Jean-Pierre pendant la prise, de même qu'il n'était pas prévu que Jocelyne quitte la pièce juste avant. Cela fait partie des petits miracles que réserve le tournage. Pour moi rien n'est plus précieux que la liberté et le plaisir des acteurs. J'y suis plus qu'attentif.

Sur le tournage, vous laissez beaucoup de place à l'improvisation ?

Je suis souvent angoissé, parfois même à tort, par ce qui est trop « prévu ». Je regarde beaucoup les rushes pendant le tournage, ce qui me pousse à modifier certaines choses. J'adore par exemple écrire des dialogues le soir pour le lendemain. Je parle beaucoup en amont des personnages avec les acteurs, tout en veillant à ce que les choses restent très ouvertes, que rien ne soit théorique. Je pense que le bonheur de faire le film est moteur pour tout le monde, surtout pour le film. J'adore le moment du tournage parce que les choses sont vivantes, libres, possibles. On dit une chose à un acteur mais au fond, on ne sait jamais ce qu'il va faire. Les choses ne sont pas figées. Je n'aime pas décider à l'avance du découpage d'une scène. Je préfère regarder ce que fait l'acteur à la répétition, puis choisir ensuite une place de caméra, tout en continuant à lui laisser beaucoup de liberté. J'adore l'idée qu'un film soit une exploration constante. On ne demande jamais un « résultat » à un acteur. C'est pour ça que je souffre au montage et au mixage. A ces étapes-là, on cherche le « résultat » de l'image et du son, on est moins libre, on cherche à finir, à achever. Avoir trop de contrôle me rend malheureux.

Pourtant le monteur, comme l'acteur, peut lui aussi vous surprendre, vous faire des propositions inattendues...

Je n'ai pas encore cette maturité de m'abandonner à cette liberté. Je suis tous les jours à la salle de montage et suis très directif, voire chiant. Peut-être est-ce une forme de pudeur. J'ai un mal fou à partager mes émotions avec le monteur ou la monteuse, je lui parle principalement de la forme, ce qui m'empêche - ou m'évite - de parler du fond. Le scénario, c'est pareil : j'ai toujours écrit seul et suis trop pudique pour écrire avec quelqu'un.

Cette pudeur devrait être exacerbée au moment où vous filmez, quand vous la confrontez à la matière vivante du tournage, aux acteurs...

Au contraire, c'est très épanouissant, très libérateur : comme beaucoup d'autres je me cache derrière les acteurs. Jouer des personnages leur permet de s'identifier à mes propres mensonges, à mes propres secrets. Les clés sont émotionnelles. C'est un échange sensible, profond, qui contrairement à ce qu'on pourrait croire, se passe bien souvent de mots. Le réalisateur est celui qui se livre le plus mais paradoxalement, ce n'est pas toujours visible. C'est pour cela que j'ai un respect infini pour les acteurs. J'admire leur courage et leur audace. C'est leur corps que l'on voit ; c'est leur voix qu'on entend. Moi, je suis à l'abri, d'une certaine manière.

Comment s'est élaboré le casting ?

Ce qui me réjouit, c'est que chaque acteur du film est le premier que j'ai imaginé pour le rôle. Dès l'écriture, j'ai pensé pour Sabine à Florence Loiret-Caille, qui était déjà dans *Le Chignon d'Olga*. Florence est unique. Chez elle tout vibre, tout existe, rien n'est fabriqué. Elle a une exigence naturelle et spontanée, avec les autres comme avec elle-même, mais sans jamais en faire une affaire morale ; je crois simplement qu'elle ne saurait faire autrement. Jean-Pierre dit d'elle qu'elle a un refus inconscient des conventions.

Et Jean-Pierre Darroussin ?

Il m'a époustouflé dans *Feux rouges* de Cédric Kahn, que j'ai découvert alors que je terminais l'écriture du scénario. Ce qu'il fait dans ce film est inouï. Au-delà de la richesse du personnage qu'il y incarne, jouer l'ivresse est quelque chose de si périlleux et j'avais vraiment la sensation physique, moi spectateur, qu'il empestait l'alcool... La rencontre avec Jean-Pierre a été évidente, sensible, sans que l'on ait besoin de

se livrer beaucoup l'un à l'autre. Jean-Pierre - la personne et l'acteur qu'il est - m'émeut infiniment. Je peux m'identifier à lui comme je respire. Il a une rigueur et une générosité immenses sur un plateau. Lui et Eric Caravaca venaient de réaliser chacun leur premier film. C'était un hasard précieux, qui permettait de partager avec eux le désir du cinéma. Sans forcément que j'ai besoin de me confier, ils pouvaient s'identifier à mes doutes. Eric, j'avais depuis longtemps envie de travailler avec lui. Mais bizarrement, j'ai mis beaucoup de temps à avoir l'idée d'un comédien pour jouer Jean-Philippe. Et dès que j'ai pensé à lui, le personnage a fait un bond en avant, j'ai pu l'améliorer, aller plus loin dans son écriture. J'aime la douceur d'Eric, son altruisme spontané, son audace comique. Sur le plateau, il paraissait littéralement habité par son personnage, c'était très drôle.

Et Emmanuelle Devos dans le rôle d'Agnès ?

J'admire Emmanuelle depuis *La sentinelle* d'Arnaud Desplechin, film que je revois régulièrement. Chez elle rien n'est jamais lisse. C'est une actrice dont le bonheur de jouer se voit à chaque instant. Et c'est quelque chose de très émouvant pour moi. Cela ne signifie pas qu'elle joue avec distance, bien au contraire, mais elle a une manière mystérieuse de communiquer son plaisir d'inventer au moment où elle est filmée, comme une complicité, comme un cadeau, comme un partage... Comme une exigence, aussi... Celle pour moi et pour l'équipe d'entretenir ce bonheur. Cela a énormément nourri son personnage et, je crois, mon inspiration sur le plateau.

C'est le premier rôle de Sylvain Dieuaide...

Disons que c'est la première fois qu'il a un rôle aussi important au cinéma. J'adore rencontrer des acteurs, je travaille toujours seul au casting. Sylvain, je l'ai vu par hasard dans un spectacle au Cours Florent et j'ai eu une espèce de coup de foudre. C'est un acteur très proche de Florence dans sa manière de

travailler. Il est extrêmement instinctif et généreux. Chaque jour, il m'a sidéré. Dans le scénario, le personnage de Stéphane aurait pu passer pour un stratège ou un manipulateur. Je pense qu'au contraire c'est avant tout quelqu'un qui ne sait jamais ce qu'il va faire cinq minutes avant de le faire. Et quand il ouvre la bouche, il ne sait pas ce qu'il va dire, les mots sortent tout seuls. Sylvain a, je trouve, renforcé cet aspect-là du personnage, lui donnant ainsi beaucoup de complexité. Il a en lui cette émotivité dont il a su faire une grâce.

Nathalie Boutefeu dans le rôle de la femme aux chiens, c'est un clin d'œil burlesque à la complice des premiers jours...

Le personnage qu'elle joue n'existait dans aucune version du scénario. Au début, j'avais dit à Nathalie qu'elle ne serait pas dans le film tout simplement parce que je ne savais pas quel personnage lui proposer. Ce qui me rendait très triste, et elle aussi. Pendant la préparation, je lui ai dit que ce serait bien qu'elle passe sur le tournage un jour, le temps d'un clin d'œil. Au départ, la femme aux chiens ne devait apparaître qu'une fois... Et puis je lui ai demandé de revenir... Au final, elle est venue sept fois ! Cette femme qui se promène nuit et jour avec ses chiens est devenue comme le reflet de l'immense solitude de chacun. Elle incarne aussi le bonheur possible pour Louis et le lien entre tous les décors de cette petite ville jamais nommée. Le lien entre mes films aussi...

L'étape du montage a été importante dans la construction du récit ?

Essentielle. J'y ai beaucoup changé l'ordre du scénario. Le film commence avec l'arrivée de Stéphane et s'achève avec son départ mais entre ces deux pôles, il y a très peu d'événements qui font « avancer l'action ». Il y avait donc mille possibilités. C'est vraiment un film de personnages et de liens, pas de péripéties. Très peu d'éléments narratifs sont essentiels à la compréhension de l'histoire, ce qui me donnait à la fois beaucoup de liberté et de nombreuses difficultés. Ce

qui comptait, c'était la sensation et non l'explication. Mon seul moteur était d'éviter l'ennui. Dès que je m'ennuyais, je coupais ou modifiais l'ordre des scènes. Et puis il y avait l'équilibre du récit... Sans pour autant m'enfermer dans quelque chose d'arithmétique (une scène pour X, une scène pour Y...) je ne voulais pas non plus tomber dans la dissertation, le « film choral » où tout fait sens. J'ai délibérément choisi à des moments de perdre certains personnages pour avoir le plaisir de les retrouver plus tard dans le récit. Je trouvais intéressant de créer ou d'accueillir des fragilités, de petits déséquilibres, de petites frustrations... Donc des plaisirs inattendus...

Entretien réalisé par Claire Vassé

Biographie

de Jérôme Bonnell

Né en 1977, Jérôme Bonnell suit des études de cinéma à Paris VIII. Il est l'auteur et le réalisateur de quatre courts métrages : « Fidèle »(1999), « Pour une fois », « Liste rouge »(2000) et « Nous nous plûmes »(2003). Il signe un premier long-métrage « Le chignon d'Olga », sorti en 2002, puis obtient le Prix Jean Vigo 2005 avec « Les Yeux clairs ».

Entretien avec Jean-Pierre Darroussin

Comment êtes-vous arrivé dans l'univers de Jérôme Bonnell ?

Je ne sais pas pourquoi il a pensé à moi pour Louis mais j'ai lu le scénario rapidement et j'ai beaucoup aimé la sensibilité de Jérôme, ce qu'il voit chez les gens, l'honnêteté de sa démarche, la construction de son travail... Il n'y a pas de poudre aux yeux dans son écriture, et c'est toujours très émouvant. La scène où Stéphane découvre sa fille est vraiment forte. On sentait la charge émotionnelle de ce personnage dans le scénario et elle est très bien rendue dans le film. Pour moi Jérôme se pose comme un Cartier-Bresson ou un Doisneau dans le paysage contemporain. Il arrive à se faire oublier comme observateur et donne une photographie très juste et très sensible de notre époque. Je pense que Jérôme pourrait se mettre dans un coin du square en bas de chez moi et observer les gens, leur inventer des histoires, ces histoires deviendraient ses histoires, et rendraient compte vraiment de ce qu'on ressent des gens lorsqu'on les croise, dans leur solitude, dans leur tragédie momentanée, tragédie qui peut être comique aussi... Jérôme a l'art de saisir les petits ridicules de ses personnages, en les filmant toujours avec tendresse, voire noblesse...

Il filme les êtres dans leur mouvance, jamais figés dans un rôle ou un destin tout tracé...

Jérôme est comme un photographe qui ne demanderait pas à ses modèles de sourire mais qui sourirait lui-même de la façon dont il les capte. Il leur demande juste d'être eux-mêmes, dans leurs maladresses et leur difficulté à se mouvoir, à créer une mini-société... On pourrait voir le film comme un tableau unique dans lequel on fait rentrer plein de gens et de détails. On n'est pas dans la démonstration, mais dans l'œuvre d'un peintre qui se propose de rendre compte de la façon dont les gens circulent dans leur vie, et dans celles des autres... Par exemple,

les scènes dans le café sont parfois construites comme des improvisations d'écriture cinématographique. D'un seul coup, on passe d'un bout de scène à l'autre comme si Jérôme nous disait : « Dans ce moment là, il se passe ça aussi ». Il y a quelque chose d'assez nouveau dans le cinéma de Jérôme, qui rejoint un style photographique par collages.

Pour vous, qu'est-ce qui relie ces trois histoires?

La complexité d'être ensemble, l'impossibilité, la frustration... Ils ont le désir de sortir de leur enfermement, des rituels familiaux, de leurs manques affectifs, de cet empêchement à se dire des mots d'amour, de leur incompréhension à savoir pourquoi on est au monde, du dérisoire de fonctionner quand même alors qu'on ne sait pas trop pourquoi on est là... Le cinéma de Jérôme est un cinéma très impressionniste, qui agit par petites touches très fines et subtiles qui finissent par être envahissantes. À la fin, on est vraiment avec ces personnages, on a été des témoins intimes et privilégiés ...

Lorsque Sabine et Louis se séparent dans la voiture, on est effectivement complètement en empathie avec eux, on partage leur émotion...

Oui, on finit par oublier la caméra. Je pense que c'est le résultat de la progression du film, de sa construction générale. Jérôme ne cherche pas à être présent en tant que metteur en scène. Son regard est extrêmement discret, il n'a pas la volonté de « spectaculariser » ou d'asséner les choses, ce n'est pas un dictateur qui essaye d'impressionner le spectateur en le sidérant. Jérôme est très fort dans cette reconstitution d'un réel ordinaire. Ses personnages sont dans des états de crise, mais de crise banale, qu'on doit décrypter, qui ne se manifestent pas sous forme d'agression les uns contre les autres. Les personnages sont toujours dans l'acceptation d'être là et de faire ensemble même si c'est un « ensemble » qui a du mal à trouver son élan général.

La scène où vous dansez me semble assez emblématique du cinéma de Jérôme Bonnell, de sa manière de brouiller les frontières entre joie et mélancolie...

Louis joue vraiment un personnage pour les autres : c'est le patron de bistrot et il se sent obligé de tenir ce rôle, de se composer une attitude de mec drôle, une image de type un peu dragueur. Il ne présente jamais une tronche défaite. S'il devait pleurer, il se cacherait, par décence. Même s'il est un peu râleur, il est tout le temps en surrégime de bonne humeur. Mais tout ça se dégonfle assez souvent, notamment dans cette scène de danse parce qu'il se retrouve tout seul et qu'il n'a plus trop de raisons de donner le change. Comme tout le monde s'est barré, il perçoit le dérisoire de son effort à vouloir passer pour un joyeux drille. En même temps, il reste quand même un joyeux drille... On retrouve là l'esprit du cinéma de Jérôme, qui n'est pas dans une recherche de pathétique, de rapport volontaire à l'émotion et à la signification. Jérôme, dans son écriture, laisse le temps au puzzle de se mettre en place, au spectateur de deviner.

Dans son écriture mais aussi dans sa direction d'acteur, j'imagine...

La tendresse que Jérôme a vis-à-vis de ses personnages, il l'a aussi avec ses acteurs. Il est toujours prêt à s'émerveiller, il est dans le « laisser venir », dans l'accueil des accidents, des choses approximatives... Jérôme tient compte de l'humanité, il accepte que les choses ne soient pas finies ou parfaites, qu'elles marchent de guingois. C'est très généreux de proposer ça au spectateur plutôt qu'un objet asséné. Jérôme accueille les accidents. Si on a bafouillé, il est content. Cela préserve la liberté de regard du spectateur et la complexité des personnages. Ils ne sont pas figés, il n'y a pas d'a priori sur eux.

Pour jouer Louis et sa relation à Sabine, vous vous êtes imaginé des choses à son sujet ?

Je n'avais pas besoin de « pourquoi » pour jouer Louis... Mais je peux très bien imaginer que ça le gratifie d'avoir l'impression de protéger une fille à la dérive et qui manifestement ne vit pas ce qu'elle voudrait vivre, qui est réduite à une condition qui n'est pas la sienne. L'une des façons pour un homme d'être amoureux d'une femme est d'imaginer qu'elle va pouvoir être un peu plus elle-même avec lui, être un peu moins réduite à ses propres contingences. Louis se crée son attachement à Sabine, tout en sachant bien que leur relation est impossible. Il y a un côté tchékhovien dans l'écriture de Jérôme, dans l'expression de cette forme d'ennui comblé par des histoires d'amour impossibles, avec un sentiment généreux et global de tendresse pour cette humanité qui essaye de se dépatouiller avec ses trouilles et ses manques. Les hommes et les femmes circulent ainsi, que ce soit dans le square d'en bas de chez moi ou dans le cinéma de Jérôme.

C'est la première fois que vous travaillez avec Florence Loiret-Caille...

Alors elle, c'est absolument sans difficulté ! Florence est une actrice vibrante, elle est très sensible, prête à rebondir... Elle est très vive, très vivante, dans un état de réceptivité totale aux émotions, à ce qui se passe dans le moment présent. Elle arrive parfaitement à faire le point de jonction entre le personnage, la fiction qui se raconte, et elle-même. D'où cette vibration réelle qui habite son personnage.

Par rapport au titre du film, que pensez-vous que votre personnage attend ?

Il attend une motivation pour se « consacrer », pour ne pas avoir que lui dans sa vie. Ce qui arrive à Louis est banal mais cruel : avec Sabine, il a trouvé quelqu'un, mais il se trouve qu'elle ne l'a pas trouvé lui... C'est la même chose pour les autres personnages. Stéphane avait trouvé quelqu'un, il avait même trouvé un enfant, mais il a déconné. C'est la vie ! Ce n'est pas forcément quand on trouve quelqu'un, qu'on est prêt à accepter d'avoir trouvé.

Quant à Agnès, la sœur de Louis, elle n'attend pas quelqu'un : elle attend « de » quelqu'un. Et puis il y a « attendre un enfant », ce qui sera finalement l'histoire de Sabine, mais peut-être aussi le profond désir d'Agnès.... Un chien, qui vous arrive par hasard, ce n'est pas tout à fait la même chose!

Vous pensez que Jérôme Bonnell occupe une place particulière dans le cinéma d'aujourd'hui ?

Je pense même que son style va s'affirmer de plus en plus... La singularité de son oeuvre va s'insinuer, petit à petit s'imposer et s'installer durablement dans le paysage cinématographique. Mais à sa façon à lui : timidement, avec subtilité et délicatesse, en cohérence justement avec sa manière d'être, de faire du cinéma et de regarder le monde.

Entretien avec Emmanuelle Devos

Comment avez-vous été amenée à travailler avec Jérôme Bonnell?

On s'est rencontrés au festival de Yokohama. Lui venait présenter *Les Yeux clairs*, et moi *La Moustache* et *De battre mon cœur s'est arrêté*. On a parlé, et puis il m'a fait lire le scénario en me disant qu'il pensait à moi pour le rôle d'Agnès. J'ai tout de suite aimé. Et puis j'aimais beaucoup Jérôme, je trouvais qu'il avait un discours très fin... A l'époque, il n'avait pas encore de producteur et c'est moi qui ai fait lire son scénario à Anne-Dominique Toussaint. Au vu du film, je me dis qu'il était moins léger qu'il ne pouvait le laisser penser. Il y a plus de douleur dans le film que je n'en avais perçu au scénario. Sans doute aussi parce que les choses incarnées prennent une autre ampleur.

Cette mélodie un peu mélancolique est somme toute teintée de burlesque...

Oui, et heureusement ! S'il n'y avait pas ce rapport au burlesque et à l'humour, cette mélancolie serait moins supportable. Cette manière qu'a Jérôme de ne pas trop appuyer sur le malheur fait justement ressortir les souffrances de ses personnages... Des souffrances qui sont les souffrances de tout le monde, des souffrances ordinaires qui n'ont rien d'exceptionnel mais qu'il met en scène avec beaucoup de sensibilité. Comme si cette tristesse échappait à cette apparente légèreté, quoi qu'on fasse.

La trajectoire de votre personnage est quand même placée sous le signe de l'optimisme. Quand Agnès et Jean-Philippe se retrouvent dans les bois, on se dit, qu'enfin, quelque chose s'accomplit pour ce couple-là...

Agnès essaye de le ramener à elle, à leur histoire à tous les deux. C'est un couple qui a dix ans de vie commune, un couple qui n'a pas d'enfant et au sujet duquel on se demande : sur quoi leur couple tient-il ? Va-t-il encore tenir longtemps ? Est-ce que c'est possible de tenir sans enfant ? Est-ce qu'on peut faire avec, est-ce qu'on peut faire sans... ?

La maternité semble effectivement un enjeu pour Agnès. Quand on la voit dans la salle de cours au début du film, d'emblée l'accent est mis sur cette question...

Je pense que la question est davantage : « Comment vont-ils continuer ensemble ? » que « Pourquoi n'ont-ils pas d'enfant ? » On imagine que la relation entre Agnès et Jean-Philippe a dû être très joyeuse et qu'elle l'est un peu moins. Elle essaye de faire le clown, lui essaye de suivre... La question de la maternité est là mais elle n'est pas centrale. Qu'ils aient un enfant ou pas, je pense qu'ils ne se sépareront jamais. Agnès n'est pas qu'une fille qui veut un enfant. Heureusement d'ailleurs. Parce que ce serait un peu réducteur, et pas très drôle...

Selon vous, qu'est-ce qui relie tous ces destins qui s'entrecroisent dans *J'attends quelqu'un* ? S'il y a un fil conducteur, ce serait lequel ?

Il est dans le titre ! Tout le monde attend quelque chose de plus, comme dans la vie. Et c'est normal ! Louis est peut-être celui qui attend vraiment quelque chose de plus, celui chez lequel l'attente est la plus évidente. Il a une liaison avec Sabine, ça se passe bien, mais il veut plus. En même temps, il ne fait peut-être pas tout pour que ça aille bien... Enfin c'est ce que j'imagine... Quant à Agnès et Jean-Philippe, certes ils n'ont pas d'enfant mais ça se passe bien entre eux, on sent que leur lien a été rigolo, qu'ils ont

eu un rapport ludique. Mais maintenant, eux aussi veulent plus... Stéphane, lui, ne voulait pas de l'amour et de l'enfant de Farida mais maintenant, peut-être qu'il voudrait bien. Enfin là encore, c'est ce que je me raconte.

Comment décririez-vous la direction d'acteur de Jérôme Bonnell ?

Il n'a pas une direction d'acteur à proprement parler, il ne nous dit pas 12.000 choses... En revanche, la manière dont il place la caméra et fait durer les plans, implique une nature de jeu particulière. Il fait beaucoup de plans séquences, de manière très osée, sans faire aucun raccord dans l'axe, sans faire de gros plans dans les scènes de groupe, au cas où... Il n'y aura donc pas d'autre possibilité de montage que ce temps du plan séquence. Jérôme prend ce genre de risques afin d'atteindre un maximum de fluidité qui, nous acteurs, nous met dans un rapport à la scène qui est en soi une direction d'acteurs. Jérôme filme super bien, il a une grande complicité avec son chef opérateur (Pascal Lagriffoul). Il ne se pose pas la question de savoir où il va mettre la caméra, il le sait tout de suite. Il est très sûr de lui, mais de manière juste, pas du tout prétentive. Dans sa mise en scène, il nous est facile, à nous comédiens, de trouver notre place... Jérôme sait ce qu'il veut. Il est aussi très cinéphile et très curieux. Avec lui, on peut parler aussi bien des *Bronzés* que d'*Ordet*... Jérôme est d'une finesse incroyable, il n'y a pas une once de voyeurisme ou de vulgarité chez lui. C'est une belle personne, vraiment...

La séquence où Stéphane rend visite à Agnès est assez étonnante dans son rythme, cette manière de filmer davantage un moment qu'un événement...

Cette scène, qui dure 5 minutes, reste mon grand souvenir du film. C'est dément à faire parce que l'action se déroule quasiment en temps réel. Pour moi qui ai toujours peur de jouer trop vite ou que ça dure trop longtemps... Une séquence comme ça est d'autant plus agréable à faire que toute l'équipe est sur le coup pour réussir ce pari difficile techniquement. On répète un peu

avant, Jérôme dit qu'à tel moment, on va prendre notre temps, et qu'à tel autre, on va aller plus vite. C'est lui qui le dit mais nous aussi on le sent, toute l'équipe sent la même chose au même moment... Pascal Lagriffoul bouge un tout petit peu la caméra avant que je ne bouge, ce n'est que de la prémonition tout le temps et c'est très agréable. Avec *J'attends quelqu'un*, j'ai expérimenté une prise de temps différente. Jérôme a du mal à finir une scène, il a du mal à dire : « coupez ! » Du coup, il obtient de belles fin de prises. Il aime bien les accidents aussi, il aime bien les erreurs...

La scène entre Agnès et Stéphane n'aurait pu être que l'expression d'un événement : Stéphane séduit Agnès. Grâce à ce temps, on ressent d'abord un moment d'intimité auquel on n'a pas forcément envie de donner une signification, d'imaginer la portée...

Chacun avait un avis sur le tournage... Moi, je pensais que ça n'irait pas plus loin que ce que l'on voit. Et c'est déjà énorme ! Ce moment entre Agnès et Stéphane est une amorce, une « pompe à désir » mais selon moi, Agnès ira assouvir son désir avec son mari. Jérôme, lui, disait : « On ne sait pas ».

Entretien avec Eric Caravaca

Quelle a été votre impression en lisant le scénario de *J'attends quelqu'un* ?

Le couple que je forme avec Emmanuelle Devos est tout à fait normalisé, mais la manière dont Jérôme entre dans cette intimité par le biais de petits détails réussit à le rendre singulier. Ce chien, par exemple, qui bouleverse leur quotidien... L'univers de Jérôme repose sur des choses aussi anodines, autour desquelles on peut construire le personnage que l'on a à jouer. Il saisit des petits moments qui finissent par dessiner une identité... Je trouve ça très beau; cette façon qu'il a de filmer la part d'indicible qui existe en chacun de nous. Le couple Agnès/Jean-Philippe est abordé avec beaucoup d'humour, il est facile de s'y attacher tout en percevant l'abîme de solitude qu'il y a en chacun d'eux.

C'est la première fois au cinéma que vous abordez un registre aussi comique...

Oui j'ai commencé, il est vrai avec des rôles, plus sombres, notamment chez Dupeyron. Et je crois que les gens m'ont d'avantage associé à ce genre de caractère. Et pourtant, quand on regarde attentivement les films de François, il y a des moments très drôles ; j'ai adoré jouer ces séquences et François, me connaissant bien, m'y encourageait. Mais ce n'est pas forcément ce qu'on retient de moi. Catherine Corsini a commencé à m'entraîner dans ce registre de comédie dans *Les Ambitieux*. Le fait qu'elle me pousse dans cette direction m'a beaucoup préparé pour la construction du personnage de Jean-Philippe. Ensuite, le regard de Jérôme, sa confiance, l'amour qu'il avait pour ses acteurs ont continué à m'ouvrir.

Votre jeu est à certains moments ouvertement burlesque...

Jérôme m'avait offert un DVD des courts métrages de Chaplin, notamment « *Une vie de chien* »... Et puis il y avait la complicité avec les autres acteurs. Jean-Pierre Darroussin, avec qui nous avons tourné dans *C'est quoi la vie ?* Emmanuelle, je n'avais encore jamais travaillé avec elle mais ça a été un grand bonheur. Je la trouvais toujours d'une grande finesse, d'une justesse incroyable, dans nos improvisations... Quoi qu'il en soit, je trouve le film joyeux. On est sans arrêt dans un surgissement de parole, un surgissement d'actions, sans cesse surpris par ce qui se déroule...

On sent que rien n'est jamais joué pour eux, que tout reste ouvert, mouvant...

Le scénario était très écrit. A la lecture, je voyais tout à fait dans quel sens on pouvait aller. Mais Jérôme n'hésite pas à bouger les choses, à les tordre ; ses doutes l'amènent toujours à se poser de bonnes questions. Il nous laissait beaucoup improviser. C'est sa manière à lui de donner un coup de pied dans ce qui s'installe trop ; pour que ça soit plus vivant... L'improvisation consistait à laisser tourner la caméra et voir ce qu'il se passe ; ne pas couper le jeu. Alors nous continuions à jouer dans cet espace-là... Jérôme est en perpétuel mouvement sur un film, il ne fait pas que filmer ce qu'il a écrit, il rebondit, il vit son histoire en même temps qu'il la filme et nous convoque aussi à cet endroit de travail.

Qu'est-ce que vous vous racontiez sur votre personnage, sur le couple qu'il forme avec Agnès ?

Pour moi, Agnès et Jean-Philippe sont ensemble depuis un

certain temps, depuis suffisamment longtemps pour que la question du désir et de l'absence de désir se pose. Il y a beaucoup d'affection entre eux, ils ont un côté frère/sœur, sauf lors de la scène dans les bois, où Agnès pousse Jean-Philippe vers une autre forme de désir... Pendant tout le tournage, je disais à Jérôme que pour moi, c'était un couple qui allait se séparer. Lui s'étonnait : « Pas du tout ! J'ai écrit ça, moi ? ». Je crois qu'il pensait le contraire de moi...

Du coup, vous jouiez la séparation à venir ou pas ?

Devant l'écran, j'essayais de jouer ce que me disait mon metteur en scène, mais au fond de moi, j'étais persuadé que c'était un couple qui allait vers la séparation. C'est peut-être cet antagonisme qui était intéressant pour mon personnage.

En voyant le film, vous pensez toujours que c'est vous qui avez raison ?

Peut-être pas, je crois que ça reste plus ouvert...

Pour vous, quel est le fil directeur du film, le lien entre tous ces personnages ?

Au début, nous sommes face à trois figures de couples presque impossibles et à la fin, on se retrouve avec six personnes qui partent seules sur leur route, un peu comme le chien. Je n'ai pas l'impression que ces gens-là passent les uns à côté des autres. Même s'ils finissent par se séparer, ils se rencontrent, vivent ensemble, partagent des moments, vivent pleinement leurs relations. Pour moi, Jérôme sort de cette logique d'échec ou de réussite qui est très présente dans la société d'aujourd'hui. Il n'enferme pas la relation de couple dans quelque chose d'hermétique.

Jean-Philippe aime faire des photos, comme vous. Cette caractéristique était déjà dans le scénario ou Jérôme s'est-il inspiré de votre propre passion ?

C'était dans le scénario. Jérôme m'a simplement demandé de faire les photos d'Emmanuelle qui allaient servir pour la narration du film.

Selon vous, Jérôme Bonnell occupe une place particulière dans le cinéma ?

Oui, c'est sûr. Son écriture scénaristique et son image sont singulières... Je crois qu'avec ce film, il a pris des risques tout en cherchant à se dépouiller. Il fait des plans assez simples et aborde chaque moment avec radicalité, en assumant des partis pris. Jérôme est d'une grande sensibilité. Je reviens à ce souci du détail : comment, petit à petit, il arrive à faire émerger les événements de l'ordinaire... Il aime ses personnages, il aime ses acteurs, il aime l'humain. Il ne perd pas de temps avec le cynisme, ne s'encombre pas avec ça...

Entretien avec Florence Loiret-Caille

Après *Le Chignon d'Olga*, c'est la deuxième fois que vous travaillez avec Jérôme Bonnell...

Oui, même si je n'ai pas l'impression d'avoir travaillé. Quand Jérôme vous propose un rôle, c'est comme s'il vous connaissait mieux que vous-même. Quelque soit le rôle, vous ne vous demandez pas si vous allez y arriver, vous êtes tellement content de participer, c'est comme si le travail était déjà fait. Et puis il y a l'équipe qu'il forme avec Pascal Lagriffoul à l'image, Laurent Benaim au son, Carole Gérard aux costumes... Ca change tout de connaître l'équipe. On est à l'aise, on a confiance. Le petit noyau de personnes qui travaille avec Jérôme depuis ses débuts se connaît de mieux en mieux et favorise un climat de liberté. Le plaisir d'être là, de partager, de s'oublier...

Comment vous êtes-vous approchée du rôle de Sabine ?

Tout est parti d'une jupe qu'a créée la costumière. Elle a trouvé un tissu très épais, une grosse flanelle violette avec des ronds noirs dans laquelle elle a fabriqué une petite jupe-portefeuille qui m'a tout de suite inspirée. Quant à Jérôme, la matière qu'il m'a donnée, c'est sa confiance, et puis les livres de Grisélidis Réal, que j'ai dévorés. Grisélidis Réal venait d'un milieu beaucoup plus violent que celui de Sabine, je ne sais donc pas si ces lectures ont directement nourri mon rôle. Mais comme Sabine, elle entretenait des rapports « amicaux » avec certains de ses clients. Ces lectures faites en amont du tournage m'ont permis de ne pas me concentrer sur moi mais sur un univers. Je m'aide toujours de livres ou de musiques pour jouer. Je déteste partir de moi pour construire un rôle. Ma propre intimité ne m'inspire pas. Sur le tournage, j'écoutais un disque de reprises des chansons de Gainsbourg, notamment *Hôtel* par Michael Stipe, une chanson qui correspondait bien à l'atmosphère des

scènes avec Jean-Pierre. Et après, il n'y avait plus qu'à jouer avec Jean-Pierre. C'est-à-dire qu'il n'y avait plus rien à faire ! Juste à regarder, et surfer !

Qu'est-ce qu'a de particulier le travail avec Jean-Pierre Darroussin ?

Jean-Pierre est un homme riche qui n'a pas peur de partager avec les gens qu'ils rencontrent, ses partenaires, l'équipe... C'est une attitude rare chez les acteurs, dont la première volonté est généralement de témoigner d'eux mêmes ! Avec Jean-Pierre, tu as vraiment l'impression de partager un moment de vie.

Vous avez vu des films mettant en scène des prostituées pour vous inspirer ?

Non, c'est vraiment Grisélidis Réal qui m'a nourrie. Sabine n'est pas une prostituée, c'est quelqu'un qui se prostitue. Elle est à un moment de sa vie où elle est obligée de faire ça, c'est occasionnel. Elle loue cette chambre dans cet hôtel mais ce n'est pas une fille qui fait le trottoir. Elle ne se maquille pas, elle se fout de son apparence physique. Elle a juste des bottes et une mini-jupe. Ce n'est pas quelque chose qui se remarque, d'autant plus qu'on n'a pas joué la carte du réalisme. On ne voit pas Sabine baiser avec ses autres clients, ni baiser avec Louis d'ailleurs. Ce qui intéressait Jérôme, c'est de filmer la tendresse qu'il y a entre elle et lui. Jérôme voulait que Sabine soit un personnage assez digne, il fallait que je veille à garder la force, retenir l'émotion, ne pas montrer à Louis que la vie est difficile pour elle. Je crois que c'est ça qui crée l'attention particulière entre Louis et Sabine.

Avez-vous senti une évolution dans la mise en scène de Jérôme Bonnell depuis *Le Chignon d'Olga*? Notamment cette manière de s'attarder davantage sur les visages, faire durer les scènes?

C'est vrai que dans *Le Chignon d'Olga*, il y avait très peu de gros plans. Avec Jérôme, il y a la scène telle qu'elle a été écrite, puis telle qu'on a prévu de la jouer, et enfin que l'on joue... Il y a de la souplesse, de la surprise ; le temps du scénario n'est pas celui du tournage. Et il y a aussi les moments où il laisse tourner la caméra. Beaucoup de scènes viennent de ces instants improvisés, notamment les séquences de lit entre Eric Caravaca et Emmanuelle Devos. Avec Jean-Pierre, l'improvisation était davantage de l'ordre des mouvements, des regards. Ce que j'aime beaucoup dans ce film, ce sont les personnages filmés en train d'écouter l'autre. Pour moi, ce sont les scènes les plus fortes. Il me semble aussi que le cinéma de Jérôme devient plus physique. Il y a plus de corps, plus de chair, plus de peau.

Selon vous, par quoi sont reliées les trois histoires réunies dans *J'attends quelqu'un*?

D'abord par un petit fil : la femme aux chiens. Celle-ci croise tout le monde sauf... Sabine ! Depuis le temps que je veux travailler avec Nathalie Boutefeu, on n'arrive jamais à se croiser dans un plan ! Et puis tous les personnages du film sont des gens qui ont du mal à se dire les choses. C'est ce que je préfère dans les films de Jérôme : ce n'est que du corps et du non-dit. Ces gens attendent tous quelque chose de quelqu'un. Que ce soit un enfant, un regard, un désir...

Comment joue-t-on l'attente, la durée ? Je pense notamment à la longue scène dans la voiture entre Sabine et Louis...

Cette scène a été tournée en un plan-séquence. La caméra tournait plusieurs minutes avant le début du dialogue, le temps silencieux du trajet vers la gare était donc filmé. Cette longue durée, entre le clap et les premiers mots, justement nous a aidé,

elle a chargé la scène de vie et non plus de jeu, elle lui a donné son vrai rythme, chose très agréable au cinéma.

À ce moment-là du film, l'envie vous a traversée que Sabine reste avec Louis ?

Ce n'est pas possible que Sabine reste dans cette ville à faire ça. Il faut savoir quitter les lieux, à certains moments. Ça me paraît tellement naturel de partir ainsi que je ne me suis pas posé la question qu'il puisse en être autrement.

Jérôme Bonnell remarque que dans son film, les femmes sont combatives et les hommes passifs...

C'est vrai. Les femmes vont de l'avant dans *J'attends quelqu'un*. En même temps, il y a le personnage de Tony (Yannick Choirat). Il prend la place de Stéphane mais il n'est pas dupe. Il a beaucoup de force. J'étais un peu passé à côté de ce personnage à la lecture du scénario mais à la vision du film, je trouve qu'il ressort énormément.

Comment définiriez-vous le cinéma de Jérôme Bonnell ?

Jérôme filme des émotions que chacun d'entre nous ressent, mais rarement exprimées. Des moments de vie, comme au ralenti, comme un arrêt sur image. Je pense notamment à la scène où Louis appelle son fils au téléphone, qui m'a bouleversée. Louis est complètement perdu, il cherche Sabine, ne la trouve pas, et quand il appelle son fils, il n'a rien à lui dire. Juste : « Ca va mon grand ? » Ce sont des moments troublants dans la vie, des moments forts, très intimes, que l'on garde pour soi en général. Jérôme lui, les donne à voir, de façon discrète, subtile, drôle aussi.

Entretien avec Sylvain Dieuaide

J'attends quelqu'un est votre premier au rôle au cinéma ?

J'avais déjà tourné dans quelques courts-métrages mais c'est mon premier vrai rôle dans un long-métrage.

Quelle est votre formation ?

J'ai une formation ultra classique. J'ai suivi mes premiers cours de théâtre en terminale. J'ai beaucoup aimé cette première expérience mais je voulais continuer mes études à la fac. Jouer me manquait et je me suis inscrit au Conservatoire du X^e, puis du VII^e, où j'avais plein d'amis qui voulaient passer le concours de la classe libre du Cours Florent. Je l'ai passé avec eux, j'ai été pris et j'y ai suivi deux ans et demi de cours... C'est là-bas que Jérôme m'a vu, dans un spectacle pour les professionnels où je jouais du Brecht, une scène comique et une autre de Pascal Rambert où je devais parler très vrai, très simple. A l'issue du spectacle, il est venu me proposer qu'on se rencontre.

Comment s'est passée la rencontre ?

À l'époque, je partais beaucoup en tournée pour la pièce de théâtre *Musée haut, musée bas* de Jean-Michel Ribes, c'était compliqué de se rencontrer, on a travaillé en pointillés. Il m'a donné le scénario dès le premier rendez-vous et m'a fait passer des essais pendant lesquels on n'a jamais travaillé sur le scénario proprement dit mais sur des situations qui mettaient en scène le personnage. Pour les derniers essais, il lui restait une bande de 17 minutes pendant lesquelles il m'a demandé d'improviser un monologue où Stéphane parle à son père qui ne peut pas lui répondre. Je lui ai tout donné de ce que je pensais être Stéphane dans ces essais... En même temps, le personnage de Stéphane est tellement complexe, je ne sais pas tout de lui.

C'est le seul personnage à ne pas avoir un « partenaire privilégié » ...

Oui, ce qui contribue à le rendre mystérieux. Stéphane est un mec un peu seul qui revient d'où on ne sait où. Il n'est ni installé dans cette ville, ni installé dans sa vie. Ce qui ne l'empêche pas d'être vrai dans toutes ses rencontres, même quand il ment. On a beaucoup parlé de lui avec Jérôme pendant les essais. Pourquoi Stéphane n'assume-t-il pas d'être père ? Il faut dire que c'est un peu compliqué à un âge aussi jeune... Il y a aussi la question de ses propres parents. D'où vient ce garçon ? On peut se demander s'il va enfin se poser après avoir revu Farida. On ne sait pas.

Quelle a été votre impression en lisant le scénario de *J'attends quelqu'un* ?

Ca m'a beaucoup plu, j'adore les scénarios avec beaucoup de personnages, comme un grand puzzle. Au début, on est surpris parce qu'on saute d'une scène à l'autre. Et puis les destins de ces personnages se croisent, d'abord par écho, avant de se croiser vraiment. On quitte un personnage pour en retrouver un autre, on est ravi de retrouver des personnages qui commençaient à nous manquer... Jérôme a choisi d'être présent à ce moment-là de leur vie mais on a vraiment l'impression que ses personnages ont eu une vie avant, et qu'elle continuera après... Les personnages n'arrivent pas à vivre ensemble, il y a des ratés mais en même temps ils sortent vraiment modifiés de leurs rencontres. Ils sont tous très généreux, prêts à s'entraider. Il n'y a aucune méchanceté en eux. Jérôme ne tombe pas pour autant dans la naïveté. Il regarde cette matière humaine comme au microscope, les choses ne sont pas effleurées. Par exemple, quand Jean-Pierre danse dans sa cuisine, il danse vraiment... Au début

on en rit, et je pense même qu'on garde le sourire jusqu'à la fin. Mais à l'intérieur de nous, quelque chose glisse, dérape. La drôlerie s'accompagne d'une grande mélancolie.

Comment décririez-vous votre travail d'acteur avec Jérôme Bonnell ?

C'est idiot de dire ça - et je ne parle pas pour moi ! - mais je trouve que Jérôme choisit très bien ses acteurs. Je n'ai jamais eu l'impression d'être vraiment dirigé. Je comprenais ce qu'il voulait parce qu'on en avait beaucoup parlé avant, et aussi parce que Jérôme filme de manière très simple des situations très compliquées. D'où cette sensation qu'il capte la vie. Beaucoup de choses ont changé entre le scénario et le film. Jérôme se libère du scénario au tournage, il ne le vit pas comme une contrainte. Il accompagne vraiment ses personnages et place sa caméra au dernier moment. Il travaille à l'envie et à l'instinct, il laisse une grande liberté aux acteurs et les met en scène avec beaucoup de tendresse et de douceur. Il ne dit jamais dit : « Action ! » Il dit : « Vas-y », « tu peux y aller », « quand tu veux... » Jérôme ne force jamais rien. Jérôme demande juste aux acteurs d'être disponibles pour la situation. Mais c'est ça qui est dur. Il ne faut pas tricher, ne pas chercher d'effet. La force du film de Jérôme est d'avoir su garder certains accidents de jeu. On n'est jamais plus vrai que dans ses erreurs... Et comme Jérôme cherche la vérité...

Dans la scène entre Stéphane et Agnès, cette vérité passe par un rapport suspendu au temps, à l'imprévisibilité de ce qui va se passer...

Dans la tête de Jérôme, rien ne se termine jamais vraiment et il a raison... Cette scène m'a beaucoup appris sur mon personnage, sur son impulsivité. Stéphane ne calcule rien, il est toujours un peu dépassé, toujours rattrapé parce qu'il a fait. Il se met en danger, il prend des risques mais sans le savoir. Il gère son lourd fardeau à l'instinct. On ne sait jamais ce qu'il va faire la seconde d'après... Cette visite chez Agnès, on ne sait pas du tout où elle va aller, quand elle va s'arrêter. On a tourné cette scène dans

la continuité, en un plan séquence et c'est un grand souvenir : la durée s'installe naturellement, on se retrouve juste à parler à quelqu'un, les temps se créent à l'écoute de l'autre, sans artifice. On ne sait plus du tout où est la caméra... C'était une super scène à tourner, ça ressemblait vraiment à ce que je voulais faire au cinéma.

Comment entendez-vous le titre du film ?

Les personnages attendent tous quelque chose de la part de l'autre mais c'est parce qu'ils se cherchent eux-mêmes, en fait. Ils attendent quelqu'un pour se trouver eux...

Pour vous, qu'est-ce qui relie tous ces personnages ?

La mélancolie ? On retrouve des choses similaires dans les regards de Louis, Jean-Philippe et Stéphane. Peut-être parce que ce sont les trois pères : père indigne, père potentiel, père pas assumé... Les femmes sont beaucoup plus fortes dans le film, beaucoup plus que dans le scénario d'ailleurs. Elles assument plus, elles savent ce qu'elles veulent, ce qu'elles ont voulu ou ce qu'elles voudraient... Jérôme accompagne de la même manière tous les personnages du film, sans doute parce qu'il doit y avoir des parts de lui dans chacun d'eux. De la vieille mère de Louis et Agnès à l'enfant qui est dans le ventre de Sabine, tous les âges de la vie sont présents dans *J'attends quelqu'un*. Jérôme veut être dans la vie, à fond...

Liste Artistique

Louis	Jean-Pierre Darroussin
Agnès	Emmanuelle Devos
Jean-Philippe	Eric Caravaca
Sabine	Florence Loiret-Caille
Stéphane	Sylvain Dieuaide
Tony	Yannick Choirat
Bouchardon	Marc Citti
Farida	Sabrina Ouazani
La dame aux chiens blancs	Nathalie Boutefeu

Fiche Technique

Scénario et réalisation	Jérôme Bonnell
Produit par	Anne-Dominique Toussaint
Image	Pascal Lagriffoul
Montage	Camille Cotte
Son	Laurent Benaim, Hervé Guyader et Emmanuel Croset
Costumes	Carole Gérard
Décors	Anne Bachala
Maquillage	Barbara Schneider
Scripte	Christine Raffa-Catonné
1 ^{er} assistant mise en scène	Sébastien Deux
Direction de production	Philippe Roux
Régie générale	Olivier Bonnard

